

COMPTE-RENDU, danse. MARSEILLE, le 5 janvier 2019. BIAC. Reflet dans un œil d'homme, Cie Le Diable au corps

COMPTE-RENDU, danse. MARSEILLE, le 5 janvier 2019. BIAC. Reflet dans un œil d'homme, Cie Le Diable au corps. Le titre de ce spectacle qui est autant danse qu'acrobatie, est repris de celui de l'essai de Nancy Huston, lui-même reflet aussi, me semble-t-il, du *Reflet dans un œil d'or* (1941) de Carson McCuller, dont John Huston tira un film avec Marlon Brando et Elisabeth Taylor : reflet et réflexion du désir, du regard, du miroir : un homme ne semble plus voir sa femme, regardée nue, la nuit, par un homme invisible regardé lui-même, nu, par le mari, transfert et transgression du regard dévié ou dévoyé de la femme, de la femelle, au mâle par le mari impuissant. Qui, dans un rigide et rigoriste monde militaire, tue son inavouable désir, pour le voyeur de sa femme, en le tuant. Un trio fantasmatique, fondamental donc, lié par le regard : de désir, devenu amour/haine.

Reflets, réflexions



S'écartant du postulat imposé par Beauvoir, devenu credo féministe, fondé sur l'idée que l'identité sexuelle est construite moins par la nature que l'éducation, Nancy Huston estime que le sexe naturel conditionne certains comportements

qu'il est vain de nier. Ainsi, elle s'attarde avec finesse à la rudesse même de certaines expressions masculines parlantes qu'une femme « nous a tapé dans l'œil. » Taper, attraper : mais qui attrape qui, dirai-je ? Le jeu du regard, de la séduction (qui l'a commencée ?) implique forcément l'autre.

Et je soulignerai encore l'évidente (qui se voit) dimension « scopique » de la pulsion érotique de l'homme, voir, regarder la femme, strip-tease, peintures de nus, photos, vidéos, cinémas le prouvent : la femme « objet », objet de désir, est aussi sujet qui le suscite, qu'on le veuille ou nie hypocritement. Notre culture, qu'on s'en réjouisse ou le condamne, je le souligne encore, a placé la femme au centre comme parangon de la beauté, que certaines cultures, la redoutant, voilent, occultent, effacent. Longtemps, comme chez les Grecs, dans son idéale nudité, l'homme fut érigé en modèle de la beauté, celle de la femme y étant tardive. Aujourd'hui, les hommes, sans doute aussi « cœur de cible » du marché, juste ou ironique retour, vivent la tyrannie comparative, dépressive, de la beauté parfaite d'athlètes dénudés argument de ventes de sous-vêtements ou autre.

La femme, du sol au ciel

Dans le noir, la vague luminescence murale de trois grands miroirs ovales : miroir que les trois protagonistes iront souvent consulter, pour se mirer, s'admirer. Au sol, en jeans, blouson de plumes et bottines rouges, bonnet cagoule couvrant la tête, une flaque forme inerte, oiseau ou femme abattus. Mannequin, puisqu'on voit entrer gracieuse silhouette, short et T-shirt rouge, cheveux courts, allurée, délurée, sourire aguicheur, la Femme, suivie des deux hommes, pantalons, veste, barbouillés de barbe.

L'un saisit le simulacre, le reflet de femme éteint ; l'autre étreint, élève l'être de chair sur ses épaules. Il semble que ce double mouvement, femme au sol, femme au ciel, décliné dans un vertige apparemment infini de formes, informe implicitement

tout ce spectacle. L'un par le pied, l'autre par le bras, on ne peut traîner que la traînée : mais pied, pieds, bras, poings, mains sont aussi comme des articulations, des socles répétés, inépuisables de l'élévation de la femme toujours en pointe, toujours au sommet, défiant la pesanteur, entre ciel et terre. Au sens littéral, la femme est toujours exaltée, toujours posée ou projetée en haut : exhaussée. Mais exaucée ?

Entre chorégraphie et acrobatie, dans une continuité musicale, soutenue par la musique ou retenue par le silence et la suspension de notre souffle ému, c'est un enchaînement presque ininterrompu, un maillage vertigineux qui semble pouvoir aller à l'infini de figures acrobatiques dont la femme est pratiquement toujours la pointe extrême d'un obélisque masculin ; on lit toute une syntaxe gymnique dont nous déplorons de ne pas posséder le lexique pour en dire la richesse et la complexité, la beauté, sa vélocité et variété défiant la description, et même la captation en notes forcément succinctes sur un calepin dans le noir de la salle : femme jetée, projetée en sauts périlleux, juchée sur des épaules, une tête, sur un pied, sur une main, articulée aux hommes par la poigne, le poignet, géométrie de corps verticaux, de membres parallèles, tendus vers le ciel ou étendus au sol.

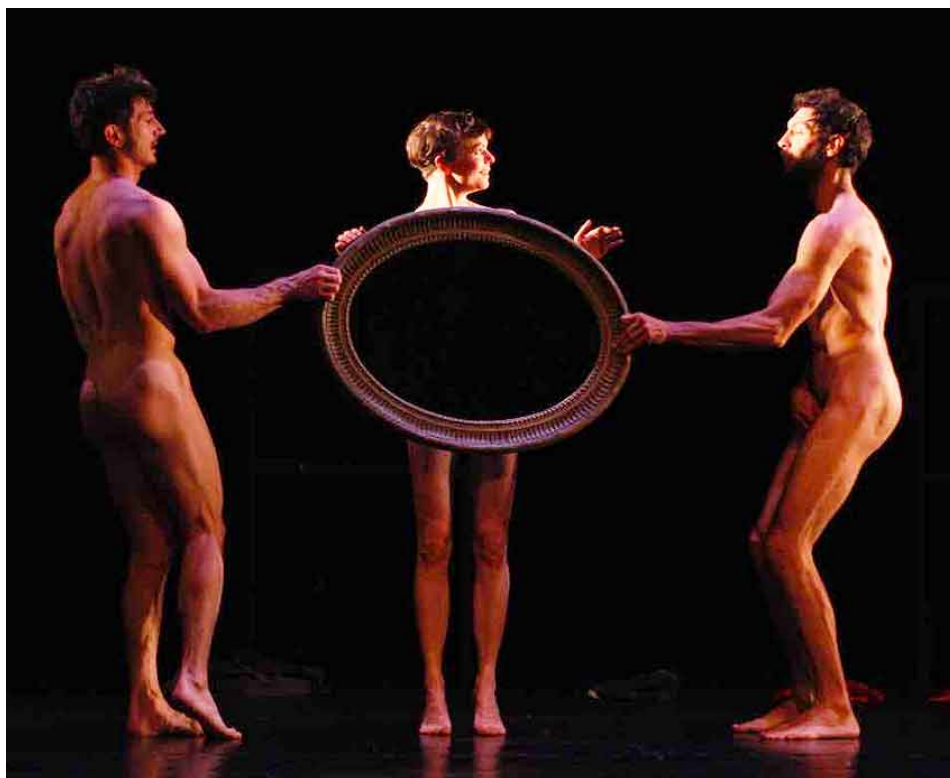
Femme, du ciel au sol

Si la tentation du ciel est évidente aspiration, pulsion de vie mais en instable équilibre conquis par la savante virtuosité des corps, l'étalement au sol, pulsion de mort, semble parfois létal : sur les accords de cordes déchirants et funèbres de La jeune fille et la mort de Schubert, en vive symétrie avec le mannequin mort, s'engage toute une agitation morbide autour de la femme et son leurre. Peut-être en souvenir de la Poupée de Bellmer et ses avatars, s'instaurent des jeux sadomasochistes où le sujet devient objet et vice (si vice il y a) versa : à la femme manipulée, au

sens physique littéral d'en jouer avec les mains, répond la main de la femme sur l'homme, la gifle, doublée, triplée, multipliée à la volée sur la joue de l'un des hommes qui la reçoit, symétriquement subie par l'autre qui la ressent. Il y aura aussi la révolte de la bastonnade infligée par la femme à l'un, comme la gifle, reçue en coupable symétrie par l'autre.

Dans une troublante confusion entre femme et mannequin, le duo d'hommes traînera ces corps flaccides sur le sol, les emportera sur l'épaule comme trophées glorieux ou dépouilles macabres d'une guerre des sexes. Certes, il y aura eu, narration plus simple, la paix vitale de l'amour, de l'érotisme de l'un face au miroir à deux et trois. Toutes les combinaisons du jeu sexuel en trio, et même au carré du mannequin, sont furtivement figurées : face à face ou l'on agrée, mais pour agresser sexuellement, femme en sandwich, étreinte, baiser entre les deux hommes, l'un couché sur le dos de l'autre ; elle, jouant avec le simulacre de femme. Amoncellement de corps enlacés sans lascivité.

Miroirs



Une vivifiante chanson de Barbara moquant avec tendresse les hommes et d'autres rythmes dansants toniques sont, dans la tonalité sombre des éclairages, des halos lumineux, des respirations moins oppressantes. Comme des regards, ces trois miroirs du fond de scène sont égalitaires : à chacun son image, ils s'y dénueront et rhabilleront plusieurs fois, avec une célérité qui laisse pantois, tenant ostensiblement culotte ou slips du bout du bras. Le miroir est le regard de l'autre réduit à soi.

Nudité partielle, entière, totale à d'indiscrètes mains près cachant justement avec prestesse les bijoux indiscrets des sexes. C'est fascinant sans être jamais dérangeant. Le trouble, c'est cet équilibre acrobatique chaque fois défié et vaincu mais jamais troublant sexuellement. D'ailleurs, comme un cache-sexe, il y a l'humour : se faire récurer le nez, sans doute pour laver du soupçon d'esthétisme ou de pornographie chasse, par des éternuements, toute nébulosité libidinale : le physiologique vient détourner du strictement physique. On le

sait :il suffit d'à peine un rire pour casser l'ambiance collective la plus érotique.

Un vaste miroir rond tendu vers nous sert de bouclier, tel celui de Persée envoyant son reflet à la Méduse qui en est terrassée, vaste feuille de vigne, à ces deux Adam et cette Ève dans le Paradis innocent de leur nudité. Dans une lumière caravagesque, clair-obscur, superbe fresque, frise plastique mouvante mais jamais émouvante sensuellement ; sa beauté même en neutralise l'impact charnel : l'esthétique sublime, sublime, épure l'érotique.

Les gymnastes, s'en cachant le corps nu, nous tendent ainsi, malicieusement, le grand miroir de nos fantasmes, qui ferait mieux de réfléchir avant de renvoyer les images confuses de vagues désirs frustrés. Si désir il y a. Comme pour conjurer sans doute la charge érotique qu'ils prêtent à leurs corps à la plastique parfaite en regard des canons généraux du tout-venant, eux-mêmes en font la critique ouvertement, à haute voix, devant ce même miroir. Mais pieuse précaution inutile selon nous : en effet, la stupéfiante virtuosité vertigineuse de leurs acrobaties capte toute notre attention, cristallise notre angoisse ; on craint tellement, sinon un accident, du moins un incident, qu'il n'y a plus d'incidence d'indécence volupté, et toute cette sexualité affichée dans sa somptueuse beauté plastique est tout, sauf sensuelle.

**COMPTE-RENDU, danse. MARSEILLE, le 5 janvier 2019. BIAC.
Reflet dans un œil d'homme, Cie Le Diable au corps**

LA CRIÉE, MARSEILLE
DU 2 AU 6 JANVIER 2019
DANS LE CADRE DE LA BIAC
Reflet dans un œil d'homme
Compagnie Le diable au corps

DISTRIBUTION

Michaël Pallandre : Direction artistique/Mise en scène et Interprète
Caroline Le Roy : Interprète
Adria Cordoncillo : Interprète
Samuel Matton : Régie son et lumière
Vincent Millet : Création Lumière
Judith Dubois : Accessoiriste / Création des mannequins
Anne Jonathan : Création costumes
Mélinda Salasar : Graphisme
Jean-Philippe Nicole : Outils Vidéo

Coproduction Circa, Pôle National Cirque – Auch Gers Occitanie
/ Le Verrerie d'Ales, Pôle National Cirque – Occitanie

Photos : 1, 7 , 8 ©Christophe Payot; les autres : ©lan Grandjean.

COMPTE-RENDU

CRITIQUE,

comédie musicale. MARSEILLE, le 23 janv 2019. NEVROTIK HÔTEL. Michel Fau

COMPTE-RENDU CRITIQUE, comédie musicale. MARSEILLE, le 23 janv 2019. NEVROTIK HÔTEL. Michel Fau / Antoine Kahan ... Chambre, oui, d'hôtel et rose comme un bonbon ou un smashmallow qui, s'il ne dégouline pas des murs, c'est qu'ils ont la rigidité du carton-pâte rigidement découpé et peint tels les décors de Picasso pour les Ballets russes ou de Cocteau sous l'Occupation. Pompeuse entrée de rideaux de vrai ou faux théâtre, de guingois, mur de traviole pour un lit et appliques murales en simili style Louis XV stylisé, fétiche épate-bourgeois, ou plutôt Louis Caisse Lévitane pour la sous-catégorie populaire d'un peuple qui, pour avoir guillotiné un roi, ne s'en remet jamais, béatement admiratif et nostalgique des fastes de la royauté. Le tout abondamment, hyperboliquement fleurdelysé au pochoir pour que nul n'en ignore. Un angelot baroque doré sur la table de nuit et, de l'autre côté, un téléphone rose hollywoodien. Deux chaises aux pieds de biche de même faux style viennent compléter la chambre.

**LA VIE EN ROSE (BONBON)
Névrotik Hôtel**



Fait irruption, éruptive, une dindonnante dondon, plantureuse plante plus à craquer qu'à croquer dans sa robe végétarienne, Marylinisée comme on dirait caramélisée, blond plus filasse que mousseux, escarpins dorés, embagoumée et emperloumée : tous les voyants attributs multipliés de la vieille star trop tard durée, de la diva déchue de sa divinité, aussi branlante malgré son armature apparente que ces lignes déclinantes du décor. Gestes et prolifiques formes impériales et voix impérieuse, restes d'une majesté et autorité perdues, capricieuses et tyranniques exigences exercées désormais sur les sans grade, l'invisible standardiste de la réception ou le groom grîmé, mince moustachu, cintré dans son uniforme rose de petit soldat de plomb, dont elle va faire, à son corps défendant, ou défendu, sinon un souffre-douleur, un mercenaire acteur de jeux de rôle de ses fantasmes apparemment jusque-là inassouvis, peut-être, faute encore d'atouts, comme un va-tout

de la dernière chance, vaisseaux brûlés d'un dernier voyage sans retour.

Gestes et générosité théâtralement larges, elle offre pourboires et contrat comme elle jouerait les restes de sa fortune à la roulette, sûrement russe dans on ne sait quel désespoir qui perce sous les discours emphatiques, déclamatoires, d'abord sur la laïcité, contre le communautarisme, avec une revendication zinzin de zen bouddhique à la mode et, plus tard, une belle tirade sur le préavis avant licenciement ou démission. Pleine d'effets, la voix fait défiler des registres, de tête, de poitrine, dans une rhétorique stylisée du mélange des genres sexuels, mais sans caricature, adhérant au personnage et non visant une personne.

Puis Lady Margaret, puisqu'il faut l'appeler par son nom, Lady Margarine pour le groom, son « boy » facétieux, se lance dans une chanson sur la mer visible de la fenêtre de cet hôtel normand à la Proust, loin de celle de Trénet mais qu'on ne peut manquer d'avoir pour horizon mémoriel. Le texte est intéressant par ses trouvailles mais difficile à suivre dans ses jeux verbaux, et à mémoriser par une musique qui, en revendiquant ce répertoire n'en a pas pour autant la simplicité musicale qui accroche et reste. Les deux personnages, tour à tour, seront solistes ou duettistes dans des airs dont les vers, difficiles à retenir, sont pleins de fantaisie, avec des rives, des dérives phoniques parfois oulipiennes et œdipiennes telles les déclinaisons de « mer » en « mère », allusion au rapport maternel, inconsciemment incestueux, entre les deux personnages, où le son vague, divague, extravague, ou bien la logique des rimes fatalement en -ex du Printemps au Sussex (clin d'œil sexuel grivois ?), ou encore le Syndrome de Stockholm.

C'est intelligent, subtil, peut-être trop pour être bien perçu, comme les clins d'œil ou allusions dont est semé le texte, *Barrage contre le Pacifique* de Duras ou son

Amantasiatique, qui révèle soudain, après l'hystérie du tableau du Mont Blanc, la faille du personnage d'amour blessé par un amant indien mythifié dans l'Himalaya de sa perte. Ce qui explique peut-être le nom de Lady Marguerite, autre Marguerite Duras, dont le couple final avec le jeune Yann Andrés modèle implicitement celui sadomasochiste et presque incestueux avec le groom.

Les deux acteurs sont remarquables, **Michel Fau** laissant entrevoir le vrai sous le faux, la fragilité désespérée sous le masque de la matrone autoritaire et, sous l'apparente fragile raideur du groom, **Antoine Kahan** s'avère un athlète tout muscle qui peut, appuyé sur deux avant-bras, jouer l'angelot cambré des rêves de la finalement touchante Lady Margaret, sans doute une grande âme trahie par la vie. Plus que chanter à proprement parler si en termes lyriques sérieux on



parle, tous deux jouent à chanter, et bien, variant intentions, intonations et couleurs. **À jardin, les trois musiciens, piano, violoncelle** qui tapisse les airs, **accordéon** aux envolées parfois symphoniques, s'amuse parfois à meubler les scènes d'effets dramatiques dignes d'accompagnements de films muets expressionnistes. Les musiques des chansons, il faudrait les réécouter pour formuler un jugement plus fondé, toujours belles dira-t-on globalement, mais on n'a rien retenu pour accrocher, du premier coup, l'oreille. Par ailleurs, comme les divers rôles du jeu contraint, hégélien de la

maîtresse et de l'esclave, avec son inévitablement renversement dialectique, on n'en perçoit pas la logique dramatique et la continuité, scènes décousues, juxtaposées, de même les chansons, enfilées comme des perles auxquelles, paradoxalement, manquerait le fil.

LA VIE EN ROSE (BONBON)

Névrotik Hôtel

Comédie musicale de chambre

Marseille, la Criée, le 23 janvier 2019

Présenté du 23 au 26 janvier 2019

Avec Michel Fau, Antoine Kahan

Piano : Mathieu El Fassi.

Accordéon : Laurent Derache.

Violoncelle : Lionel Allemand

Mise en scène : Michel Fau

Trame et dialogues : Christian Siméon. Chansons : Michel Rivgache, Julie Daroy, Pascal Bonafoux, Jean-François Deniau, Christian Siméon, Hélène Vacaresco, Claude Delecluse et Michelle Senlis Musiques Jean-Pierre Stora Décor Emmanuel Charles Costumes David Belugou Lumières Joël Fabing. Maquillages Pascale Fau. Perruque : Laure Talazac. Assistant à la mise en scène : Damien Lefèvre. Collaboration artistique : Sophie Tellier

Production Scenograph, Scène conventionnée théâtre et théâtre musical – Figeac, Saint-Céré – Festival de Figeac / Production déléguée C.I.C.T. – Théâtre des Bouffes du Nord

Photos : © Marcel Hartmann

